L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 18 NOVEMBRE 1882. 56me Année.

Dufour, Donnet & Cie.,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.

SAMEDI, 18 NOVEMBRE 1882.

PRIX DEL'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an (Renferme deux feuilletons)	$2 00

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois (Renferme deux feuilletons)	75

Vente faite aujourd'hui, à la Bourse d'Encan St Charles, dans la Rotonde de l'Hôtel St Charles.

PARKPEAR & ESCOFFIER—1o — Rue des Remparts. Belle résidence à deux étages et à deux corps de logis No 265 rue des Remparts, entre la rue des Ursulines et le Chemin du Bayou; Coin de valeur pour affaires. Magasin et résidence en briques, à deux étages, coin Tremé et Bienville. Deuxième District, résidence élégante pour famille, coin des rues Prieur et Dumaine, maison et terrain dans le fond de la susdite encoignure sur la rue Prieur, entre Dumaine et St Philippe.

LES ÉCOLES MATERNELLES.

NÉCESSITÉ DE LEUR ÉTABLISSEMENT A LA NOUVELLE-ORLÉANS.

La France, qui a été le berceau de presque toutes les institutions de charité des temps modernes, a donné aussi naissance aux crèches et aux salles d'asile, autrement dit, aux Ecoles Maternelles, les deux formes les plus touchantes, les plus sublimes de la bienfaisance, à notre époque. C'est un Français, grand philanthrope et grand chrétien, s'est M. Cochin, qui a fondé l'Ecole Maternelle à Paris, et est allé l'installer ensuite en Angleterre.

L'Ecole Maternelle a, depuis 1840, pris d'immenses développements dans le pays, et il n'est pas de petite ville, pas de bourg qui n'y possède les siennes, lesquelles rendent d'inappréciables services aux classes pauvres.

Il ne faut pas faire une bien longue étude de cette merveilleuse institution, pour s'apercevoir qu'elle est réellement par de création française, car elle porte partout l'empreinte du caractère de la nation. Tout y est à la fois essentiellement pratique et essentiellement symétrique. Le bon sens y domine en même temps que l'esprit de discipline. S'emparant de l'enfance, à l'âge de trois ans, et la dirigeant jusqu'à la septième année, elle s'attache à l'instruire, en l'amusant, à lui orner l'esprit de connaissances élémentaires, saines et pratiques, à y leger toute une encyclopédie rudimentaire, enfantine, des sciences, des arts, et des métiers. A l'âge où le caractère, encore tendre, peut facilement, comme une cire molle, prendre toutes les empreintes, elle s'attache à le modeler à sa façon, à le couler dans le moule de la règle, de l'ordre. Elle soumet tous les exercices intellectuels et corporels à une sorte de régularité militaire; tout s'y fait au commandement; tout y obéit au signal de la claquette; vous y voyez tout un bataillon de bébés manœuvrer avec la précision qu'apporte dans tous ses mouvements un régiment de fantassins. Nous ne savons même pas, étant donné en concours entre une compagnie de ces charmants bébés et une troupe de vieux vétérans, rompus au métier, à laquelle des deux resterait la victoire.

L'Ecole Maternelle sait que la propreté, les soins extérieurs accordés à la personne, sont non seulement une condition indispensable d'hygiène, mais aussi et surtout, une des manifestations les plus éclatantes, au dehors, du sentiment de la dignité humaine; aussi en fait-elle l'objet de soins particuliers, qu'elle s'impose à elle-même, et un des premiers devoirs qu'elle dicte à l'enfance.

A certaines heures de la journée, un signal est donné; c'est le moment de l'inspection qui est arrivé. Tous les bébés abandonnent immédiatement les jeux et courent s'aligner à droite et à gauche de leurs moniteurs, espèces de sergents de quatre à cinq ans, qui en savent un peu plus que le reste de la bande, et font leur service avec la conscience et le zèle de vieux sous-officiers, chargés de chevrons.

La directrice commence alors l'inspection des mains, de la figure, de toute la personne. Quiconque n'a pas les mains et la figure intactes, est renvoyé aux femmes chargées de le *débarbouiller*: nous conservons le mot à dessein. Il n'y a rien de petit, rien de vulgaire, rien de commun dans tout ce qui sert à élever, à anoblir l'enfance.

Il n'est pas permis de pénétrer dans la classe, sorte de sanctuaire consacré à la culture de l'esprit, à l'éducation du cœur, sans que le corps soit dans un état d'irréprochable propreté: témoignage de respect que, machinalement, on habitue l'enfant à rendre à son âme, la plus noble partie de son être.

Pendant une partie de la récréation, la directrice a réuni ses charmants petits lieutenants, ses moniteurs, et leur a fait au cours pratique qui les met constamment à même de diriger les leçons données au gros de la bande, car, la mutualité, appliquée à l'enseignement: tel est le trait le plus caractéristique de l'institution. C'est le gouvernement de l'enfance laissé, dans la mesure du possible, à l'enfance. Rien au monde ne la relève autant à ses propres yeux que cet admirable système: rien ne stimule plus efficacement ses innocentes et légitimes ambitions; car la faveur est inconnue à l'école; le mérite seul y confère les fonctions de moniteur, et le plus pauvre, le plus chétif de la bande, peut en devenir le chef, aussi bien que le plus fort et le plus aisé.

Voici le bataillon qui rentre en classe, chaque groupe ayant en tête son moniteur. Au milieu de la salle se place le moniteur général, le plus savant, le Pic de la Mirandole de l'école, celui qui peut discourir le plus pertinemment, *de omni re scibili et quibusdam aliis*, celui enfin qui a obtenu les premiers prix dans toutes les branches de l'enseignement.

Là, on leur dispense avec un tact, avec une méthode admirables, des notions élémentaires sur toutes les connaissances humaines: religion, grammaire, histoire, géographie, arithmétique, dessin, musique, etc. Vous restez étonnés, en entendant de charmants petits êtres chez lesquels vous supposez, non sans raison, une complète absence de culture intellectuelle, vous faire, sur des matières que, bien souvent, ignorent pères et mères, des réponses pleines de justesse, de vérité, vous donner une exacte définition des des objets les plus abstraits, vous lancer des réparties empreintes de la morale la plus pure, la plus noble.

Pénétrez dans l'école; étudiez la méthode employée pour imprimer dans ces esprits si faibles, si fragiles, tant de notions diverses, parfois si élevées, et votre étonnement se dissipera bientôt. Tout y simplifié, tout y prend un corps; tout y revêt une forme sensible, visible, tangible; tout y est exprimé dans les termes les plus clairs, les plus familiers, les plus à la portée de la première enfance. En fait de procédés pratiques, mécaniques, d'enseignement, l'école maternelle est arrivée à opérer de véritables prodiges.

Du reste, elle ne sort pas de la pratique; elle n'en veut pas sortir, et c'est ainsi qu'elle s'intitule fièrement elle-même: Cours pratique. Tout, nous l'avons déjà dit, y est soumis à une sorte de discipline militaire: exercices au tableau, exercices de l'ardoise, exercices oraux. Tous les mouvements s'y opèrent avec une précision qui fait souvent l'admiration de vieux et glorieux militaires que nous avons vus très souvent se complaire dans la contemplation de ce spectacle.

Et savez-vous quel est le résultat de ce charmant, de cet incomparable système d'éducation? Il n'est pas rare de rencontrer en France, dans les familles les plus pauvres, de tout petits enfants de six à sept ans, transformés en petits hommes, ayant l'intelligence ouverte, un cœur déjà formé, possédant sur une foule de choses des notions rudimentaires, saines et utiles, capables souvent de lutter victorieusement avec les enfants du riche et les élèves des écoles élémentaires les plus à la mode, et faisant la joie et l'orgueil de leurs parents avant de devenir la force et l'honneur du pays.

Dans une nation où les esprits sont si troublés, où les fausses théories politiques conduisent si facilement aux désordres de la rue, où ne sait pas combien les saines notions, les premières impressions morales de l'école maternelle ont préservé de pauvres ouvriers des folies anti-sociales et des attentats contre la société.

Il n'est pas rare devoir des hommes jouissant d'une haute position sociale, d'une grande fortune, faire passer leurs enfants en bas âge par l'école maternelle, pour leur façonner l'esprit, leur modeler l'âme, leur assouplir le caractère, leur inculquer l'habitude de la règle, de l'ordre, et surtout, à cette heureuse époque où commencent à s'ouvrir le cœur, à s'épanouir les instincts, pour développer en eux, par le contact avec le pauvre, la plus belle, la plus noble des affections humaines, cette sympathie innée du malheur, cette pitié naturelle pour les misères du jeune âge qui, plus tard, en grandissant, peut se traduire en sublimes actes de charité.

On le voit, l'Ecole maternelle n'est pas bonne uniquement au pauvre; elle est aussi fort utile au riche qui peut y puiser de bien douces, de bien fructueuses leçons.

Nous venons d'en dire bien long sur cette institution, et, cependant, nous n'avons pas encore parlé de son introduction à la Nouvelle Orléans.

C'est qu'il nous fallait, avant tout, en exposer la nature, le caractère, l'influence et les conséquences morales et sociales. Dans un très-prochain article, nous traiterons de son application dans notre ville, qui en a tant besoin, et de la fondation parmi nous d'Ecoles maternelles.

Concert de Mme Samuel et de M. Satter.

Nous te le disons avec regret, cher public, encore une fois tu as manqué une soirée artistique dont l'impression a été charmante sur les trop rares auditeurs qui étaient à la salle Grunewald.

Nous n'avons pas l'intention de rendre compte aujourd'hui de ce concert qui marquera certainement à la Nouvelle-Orléans; de ce soin tout agréable nous nous occupitterons demain.

Néanmoins dès maintenant nous nous a reconnaître, à proclamer la surprise que nous a causée M. Satter, qui nous était entièrement inconnu. C'est un grand, un très grand artiste; un de ces talents souverains que l'on ne discute pas, qui s'imposent ausitôt. Dans chacun de ses morceaux il a promené son auditoire de surprise en surprise; il l'a fait passer par les émotions les plus diverses. C'est là un des plus brillants succès que nous ayons jamais eu à constater ici; succès franc, triomphe enlevé, et qui est allé grandissant jusqu'à la dernière mesure du magnifique pianiste, du brillant compositeur.

Quant à Mme Marguerite Samuel, elle n'avait qu'à paraître pour que la salle fît un accueil enthousiaste à une artiste de grand ordre et qui nous semble avoir encore gagné en valeur.

Oui, les absents ont eu mille fois tort hier; mais, comme riche de consolation, Mme Samuel et M. Satter leur offriront demain la chance d'une revanche. En effet, ils se feront entendre dans une dernière matinée au Grunewald Hall.

Prix d'entrée 50 cents. Nous regrettons de ne pas connaître le programme de cette Matinée; mais il est en tiep bonnes mains pour ne pas être composé excellemment.

THÉATRE DE L'OPÉRA.

En matinée, *La Fille de Mme Angot* avec Mme Reine dans le rôle de Clairette et M. Tournié dans celui d'Ango Pitou, où il remplace M. Paget, qui relève d'une maladie très grave, et que sa convalescence retiendra quelques jours encore éloigné de la scène.

La Fille de Mme Angot est un des ouvrages favoris de notre public, et elle revient sur l'affiche avec une distribution qui lui assure un renouveau de vogue.

Ce soir, *La Favorite* avec Mme Bernardi, MM. Tournié, Delrat et Jourdan; autre distribution qui porte en elle sa garantie de succès.

On l'a compris, du reste, car nous apprenons que la location promet salle pleine. Il est temps.

THEATRE ST-CHARLES.—En matinée et en soirée *Edgewood Folks*, le succès de M. Sol Smith Russell.

Demain dimanche, début de la troupe d'opéra comique anglaise, qui nous arrive avec M. Chas. E. Ford pour directeur, et précédée d'une excellente réputation.

ACADEMIE DE MUSIQUE—Aujourd'hui, en Matinée, *Le Marchand de Venise* et le soir *Richard III*, avec M. Keene et la remarquable troupe qui l'accompagne. Demain dernière représentation du jeune tragédien, qui jouera le rôle de Macbeth.

GRAND OPERA HOUSE — Pour une semaine encore nous aurons à ce théâtre *Chispa*, pièce en 4 actes précédée d'un prologue. Action intéressante, belle mise en scène, troupe d'élite, et pardessus tout, Mlle Marion Elmore dans un rôle de soubrette qu'elle joue en vraie comédienne.

Nous avons reçu, de Washington, D. C.—"The american settlers guide, a popular exposition of the public land system of the United States of America, by Henry N. Copp." C'est un ouvrage très utile aux immigrants, qu'il renseigne sur leurs droits et sur la manière de s'assurer des terres publiques.

On mande, de Berlin, au *Times*:

"Le budget de la marine allemande pour 1883-84 vient d'être déposé au Conseil fédéral. Les dépenses ordinaires s'élèvent à 28,200,000 marks (654,200 de plus que l'année passé) et les dépenses extraordinaires à 13,693,825 marks (soit 500,000 de plus que l'année passée.) Une somme de 2,840,000 marks est destinée à la construction d'une nouvelle corvette cuirassée; 2,250,00 marks serviront à munir les navires de torpilles mobiles; 1,800,000 marks à construire des torpilleurs, et 2,400,000 marks à fortifier le fort de Wilhelmshafen".

Nouvelles Télégraphiques.

On mande par le câble:

Paris, 13 novembre—On dit que Victor Chéri s'est suicidé.

Paris, 13 novembre—Samedi soir a eu lieu aux Bouffes-Parisiens la première représentation de *Gillette et Narbonne*, opéra-comique en trois actes, par MM. Chivot et Duru, musique par Audran. La musique, en général, est médiocre. M. Audran a manqué souvent d'inspiration. Le premier acte est assommant, le second terne et le troisième charmant. L'ensemble est prétentieux et dénué d'originalité. Les morceaux qui ont obtenu le plus de succès sont la ronde provençale et la chanson du sergent Triquet chantée par Mme Montbazon; une romance pour baryton et le duo du premier acte, admirablement chanté par le baryton, Morlet, et Mme Montbazon. En résumé la nouvelle opérette ne paraît pas destinée à une carrière aussi longue et aussi brillante que la *Mascotte*.

Paris, 13 novembre—Cherif Pacha, chef du ministère égyptien, a communiqué une note au gouvernement français annonçant l'abolition du contrôle financier, par le motif que le contrôle ne faisant pas partie des garanties données aux créanciers de l'Egypte, est de nature à diminuer l'autorité du khédive et à blesser les susceptibilités des indigènes et a donné lieu à de graves abus.

St Pétersbourg, 13 novembre—Le gouvernement russe a ordonné la construction immédiate de neuf vaisseaux de guerre destinés au service dans la Baltique et la mer Noire. Les forts de Cronstadt vont être considérablement agrandis. Tous les récents mouvements indiquent qu'on s'attend à une guerre.

Rome, 13 novembre—La cour d'appel a confirmé la décision de la cour de première instance portant que la juridiction des tribunaux italiens embrasse l'enceinte du Vatican. Ce point de droit s'est élevé à propos d'une affaire dans laquelle une personne employée comme architecte au Vatican a intenté un procès au majordome du Pape devant les tribunaux italiens. La presse cléricale est indignée de la décision, et déclare que cela fait une farce de la loi des garanties papales.

Londres, 13 novembre—D'après une dépêche de Berlin au *Post*, le nouveau ministre d'Allemagne aux Etats-Unis a été chargé d'obtenir une révision du traité actuel de naturalisation ou la conclusion d'un nouveau traité d'une nature uniforme.

Belgrade, 13 nov—M. Eugène Schuyler, ministre résident des Etats-Unis et consul général pour la Serbie et la Roumanie, a présenté aujourd'hui ses lettres de créance au roi Milan. Ils ont ensuite échangé les ratifications du traité de commerce entre la Serbie et les Etats-Unis.

Vienne, 13 nov—Une grève partielle des compositeurs a commencé ici. Deux journaux sont déjà affectés par la grève.

Anvers, 13—Le steamer de M. Henry M. Stanley Harkaway est parti hier pour le Congo avec un chargement d'articles assortis qui lui permettront d'établir un solide trafic avec les rois indigènes. Le steamer transporte aussi un certain nombre de moutons pour l'acclimatation et un choix de céréales européennes. M. Stanley est allé à Nice pour le rétablissement de sa santé. Il retournera en Afrique au commencement de 1883.

Londres, 13—On annonce la mort de George Hess, mieux connu sous le nom d'Arthur Sketchley, directeur du Fun, journal satirique de Londres.

Le Journal des Débats du 1er novembre:

Hodie mihi, cras tibi. Hier c'était M. Gambetta, aujourd'hui c'est M. Clémenceau, demain ce sera M. Clovis Hugues, après-demain M. Eliacée Reclus. Tous opportunistes, tous bourgeois, tous réactionnaires, tous condamnés fatalement par l'implacable logique révolutionnaire à constater la proximité du Capitole et de la roche Tarpéienne. Il y a un peu plus d'un an, M. Clémenceau obtenait une double élection dans le 18e arrondissement, où autre mont Aventin de la démocratie parisienne; hier, au cirque Fernando, M. Clémenceau, le député radical socialiste, parvenait avec peine à se faire entendre dans une réunion publique que présidait le citoyen Joffrin; une année ne s'écoulera pas sans que M. Clémenceau ne soit représenté comme un timide Centre gauche.

Dès à présent, il y a une distance très appréciable entre le député de Montmartre et une notable portion des électeurs qui lui accordaient leurs suffrages au mois d'août 1881. Cette distance augmentera de jour en jour, le rapprochement finira par devenir impossible, et, dans un temps plus ou moins long le divorce sera consommé.

Est-ce donc que M. Clémenceau s'est dérobé à son mandat et montré infidèle à ses promesses? Non pas, mais M. Clémenceau est resté stationnaire pendant que ses électeurs, ceux du moins qu'il avait ralliés à sa candidature socialiste, marchaient comme les Dieux d'Homère et atteignaient en trois pas l'extrémité de l'Olympe révolutionnaire.

Il a paru bien tiède et bien fade le socialisme de M. Clémenceau aux amateurs du vitriol et de la nitro-glycerine. M. Clémenceau avait pourtant à son actif un certain nombre de votes, de propositions de loi et de discours parlementaires peu suspects de modérantisme; mais parlez donc de discours, de projets de loi et de votes à des partisans de la dynamite et de la bombe! M. Clémenceau n'a pas tenu assez compte de la nouvelle école politique, celle à laquelle il a dû pour une bonne part son succès d'octorial de l'an passé, et il lui a versé hier un orgeat qui lui a fait faire d'affreuses grimaces.

Nous reconnaissons bien volontiers qu'il a fallu à M. Clémenceau un véritable courage pour jeter ainsi par-dessus bord une partie de sa clientèle électorale, au risque de délester sa barque. Mais nous aurions voulu que le député de Montmartre ne s'arrêtât pas en si beau chemin et qu'il rompît avec les révolutionnaires comme il a rompu avec les anarchistes. Il y perdrait encore quelques électeurs, mais il y gagnerait beaucoup en autorité sur le Parlement, en influence sur le pays, et il retrouverait sans doute un certain nombre de circonscriptions en France pour lui accorder un mandat que les deux circonscriptions de Montmartre pourraient bien lui refuser aux prochaines élections. Nous ne désespérons pas de voir M. Clémenceau accomplir cette nouvelle évolution et fausser compagnie au radicalisme comme il a faussé compagnie au socialisme anarchique: il y a moins loin certainement d'un républicain radical à un républicain modéré, que d'un républicain socialiste, comme était il y a un an M. Clémenceau, au républicain révolutionnaire mais bourgeois qu'il s'est montré hier.

Les dégâts occasionnés à Cannes, France, par la tempête du 28 octobre sont évalués à 1,200,000 fr. Par suite du débordement des cours d'eau les trains de chemins de fer ont dû être suspendus pendant un certain temps. Des voyageurs ont été obligés de parcourir environ 250 mètres pour prendre un train venant de Nice.

Cette opération s'est faite la nuit, au moyen d'un service d'employés qui portaient des falots. On raconte qu'après l'enlèvement du pont Hocca, il y avait un train qui devait arriver vers 9 heures du matin. Un ouvrier de la Compagnie, qui a vu le danger, s'est mis sur la voie et a fait le signal de détresse, qui a heureusement été aperçu par le mécanicien. Celui-ci a pu arrêter le convoi, qui, sans cela, était précipité tout entier dans le gouffre. Les voyageurs ainsi sauvés ont fait une collecte. Elle a produit de 800 à 900 fr. qu'on a donnés à l'ouvrier qui a avisé à temps le mécanicien.

On télégraphie, de Rochefort, le 30 octobre:

"Par suite des pluies persistantes de ces jours derniers, la Charente est sortie de son lit et a inondé les terres riveraines sur tout son parcours.

"La navigation est dangereuse. Les travaux d'ensemencement sont interrompus. La campagne souffre beaucoup."

"Les travaux militaires destinés à la défense des côtes de la mer du Nord de l'Allemagne, étant terminés, on va procéder désormais à des travaux auxiliaires de défense sur les côtes de la Baltique et construire de nouvelles tours blindées et de nouvelles batteries à l'abri de la bombe. Deux de ces tours seront élevées près de Pillau et une batterie couverte sera placée à l'entrée de ce port. Seront fortifiées de même: l'entrée des ports de Rostock, Warnemünde, Lubeck et celle de la baie de Wismar."

Instabilité ministérielle.

Il n'est pas inutile de revenir, en quelques mots, sur un point spécial de la lettre de M. Pouleyey—lettre que nous avons publiée dans notre numéro du 12 de ce mois,—et qui emprunte, aux circonstances présentes, une sérieuse importance, à la veille d'une rentrée du Parlement, qui peut être fertile en incidents divers.

Nous sommes d'accord, avons-nous dit, sur beaucoup de points, avec l'honorable député du Havre. Il est une phrase de sa lettre, pourtant, sur laquelle nous devons présenter quelques observations.

M. Pouleyey dit: "L'on s'inquiète à juste titre, —beaucoup trop, cependant, suivant moi,—du renversement successif de quelques ministères; ce qui n'est que le travail expérimental de la liberté."

Ici, il faut se placer à deux points de vue: au point de vue intérieur et au point de vue extérieur. Sur le premier point, nous en tombons d'accord avec l'honorable M. Pouleyey: il ne faut pas s'exagérer l'influence des changements ministériels. Sans doute, certaines réformes sont suspendues et paralysées; sans doute, l'administration en est un peu relâchée; les liens se détendent et chacun est plus hésitant de la marche à suivre. Ce sont là de réels inconvénients; mais enfin, qui ne créent pas un péril public et national; c'est, si l'on veut, comme le dit le député du Havre, un apprentissage du gouvernement libre.

Mais, à notre avis, il en va tout autrement, en ce qui concerne la politique extérieure. Là, l'instabilité ministérielle nous paraît chose désolante et souvent périlleuse; et il n'est pas besoin de faire, pour qu'on le comprenne, de longs raisonnements. L'on a beau dire, quand on n'a pas autour de soi une muraille de la Chine; quand on est, sans cesse, en contact avec les nations voisines, les unes peu bienveillantes, les autres jalouses ou hostiles, fort peu vraiment amies et sympathiques, il faut suivre tous les mouvements et tous les faits qui se produisent, d'un œil attentif et vigilant; il faut conduire nos relations officielles de telle sorte, que toute difficulté, soit écartée, sans doute, mais aussi que rien ne se fasse qui puisse léser les intérêts de la France. Or, ce n'est pas un homme,—quelque capable qu'il soit,—qui vient s'installer pour quelques jours ou quelques mois seulement au palais d'Orsay, qui peut avoir la vigilance et l'expérience nécessaires à cet objet si délicat, lequel demande un tact très grand et une connaissance approfondie des hommes et des choses.

Voyez ce qui vient de se passer pour les affaires d'Egypte. L'ambassadeur d'Angleterre se met en relation avec M. Gambetta, et il entend de celui ci l'exposé d'une politique; deux mois plus tard, c'est M. de Freycinet qd'il rencontre, et voici une autre politique qui surgit; peu de temps après, c'est M. Duclerc qui a, peut-être, d'autres vistes que ses prédécesseurs, et enfin, il est possible que, d'ici à quelques semaines, un autre ministre des affaires étrangères ait remplacé M. Duclerc avec une politique différente encore. Eh bien! nous pensons que c'est là un système périlleux, parce qu'aucune nation étrangère ne peut engager, avec la France, des pourparlers pour une action commune, pacifique ou autre, sachant que, du jour au lendemain, tout peut changer; non-seulement l'homme, mais aussi le système.

Eh bien! ce maintenons, c'est là qu'est le vrai péril de l'instabilité ministérielle; et c'est là ce péril, pour s'écarter autant qu'il se peut, qu'on doit faire, que les députés doivent faire quelques sacrifices, en s'imposant ce que M. Duclerc a appelé "une discipline volontaire". C'est un sacrifice patriotique, certes, mais qui, s'il ne s'impose pas encore d'une façon absolue, finira bien par être jugé comme indispensable par tous les esprits clairvoyants et que la passion n'aveugle pas. Il est indispensable, en effet, que nous ne restions pas un peu au dehors, d'où l'on regarde beaucoup la France.

L'on a dit, aux sceptiques, qui prétendent qu'ils ne veulent pas s'occuper de politique: "Prenez garde, la politique s'occupera de vous."

L'on peut dire à ceux qui prétendent que la France ne doit pas s'occuper de l'étranger: "Prenez garde, l'étranger s'occupe de vous." Ajoutons qu'il s'en occupe beaucoup et qu'il y a tel peuple qui suit, avec un soin jaloux, tous nos mouvements. C'est pourquoi il serait bon de nous montrer un peu plus unis; c'est pourquoi les républicains feraient bien de se faire, les uns autres quelques sacrifices: l'union fait la force.

[*Le Journal du Havre.*]

Horsford's Acid Phosphate,
Comme boisson rafraichissante pour la fièvre.

Le Dr C. H. S. DAVIS, de Meriden, Conn. dit: "J'ai employé le Phosphate comme une agréable boisson rafraîchissante pour les fièvres, et je m'en suis toujours bien trouvé."

Jardin de Wenger—rue Bourbon 11 et 12 Concerts tous les soirs exécutés par un cercle de dames.

On écrit de Berne, le 30 octobre:

"On annonce l'acquisition par un consortium de socialistes du vieux château de Wydes, près Winterthour, où deux Congrès de socialistes allemands ont eu lieu. Les acquéreurs seraient les chefs socialistes allemands Bebel, Gullenger et Volmar, puis le Zuricois Burki et le Russe Labutzkoff.

"Les acquéreurs auraient l'intention de transformer le château en un établissement central pour l'impression des publications socialistes. Déjà, dit-on, le matériel serait arrivé, et on aménagerait l'intérieur dans des proportions qui font présumer que de nombreux habitants s'installeront dans le château.

"La nouvelle ne manquera pas de provoquer une certaine émotion, surtout en raison du fait qu'un citoyen suisse figure comme co-propriétaire. S'il ne s'agissait que d'étrangers, les autorités auraient en mains tous les moyens d'empêcher que l'association ne compromît la Suisse; la présence dans l'association d'un citoyen suisse ne laisse pas de subordonner l'action de l'autorité à l'exercice des droits garantis par la constitution."

Incessamment, la direction des Domaines fera afficher sur les murs de Paris la mise en adjudication des travaux de démolition des ruines des Tuileries.

On estime que ces travaux ne dureront pas moins de huit à dix mois. Les ruines seront entourées d'un vaste enclos de planches. Chaque pierre, celles du moins qui pourront être conservées, sera détachée avec soin, étiquetée, numérotée et déposée, au fur et à mesure des démolitions, sur la place du Carrousel, en attendant qu'on ait trouvé un emplacement définitif.

Il a été décidé qu'on conserverait le rez de-chaussée, de Philibert Delorme, et quelques fragments. Les pierres s'effritant au moindre toucher, l'architecte du Louvre et des Tuileries ne croit pas que, sur une surface de 700 mètres, on puisse garder plus de 3 à 400 mètres de pierre.

Des personnes se sont déjà présentées pour acquérir l'ensemble des ruines.

La commission des monuments historiques a en également l'intention d'acheter; elle aurait fait reconstruire le palais, tel qu'il est actuellement au bois de Boulogne. Mais l'argent lui manquait, et le gouvernement n'a pas paru disposé à accorder les fonds nécessaires.

Le recensement de la population étrangère et indigène des dix-huit ports de la Chine ouverts au commerce étranger, donne les résultats suivants:

Ports	*Population indigène*	*Population étrangère*
Canton	1,600,000	225
Tientsin	930,000	268
Foochow	630,000	242
Hankow	600,000	139
Shang Hai	300,000	2,767
Ningpo	260,000	145
Takow	135,000	45
Chinkiang	130,000	75
Tamsui	90,000	25
Amoy	88,000	275
Wenchow	83,000	17
Newchwang	60,000	111
Kiukiang	50,000	76
Wuhu	40,000	20
Chefoo	35,000	181
Ichang	34,000	12
Swatow	30,000	143
Kiunchow	30,000	15
	5,225,000	4,783

La veuve de Jean Jacques Audubon, le grand naturaliste américain, et morte lundi dernier, à New York, de la pulmonie, dans la vieille maison qu'occupait le savant ornithologiste, qui a laissé une œuvre inimitable et immortelle.

Audubon était, on le sait, enfant de la Louisiane.

Le Journal des Débats:

Nous avons eu, pour principe fondamental, l'exclusion de la Turquie et de l'intervention musulmane qui aurait remis le feu à Tunis, à Alger et au Maroc, et compromis le fruit d'un demi-siècle de travail civilisateur. Nous sommes de ceux qui n'ont point voulu chicaner misérablement aux Anglais le bénéfice d'une intervention à laquelle nous avons refusé de prendre part. C'est maintenant aux Anglais à se montrer prudens dans l'usage de leur victoire.

Oh! sans doute, ils se montrent extrêmement faciles à l'endroit de la Tunisie. Ils ne font plus aucune objection à l'établissement complet de notre protectorat; ils se montrent même à cet égard d'une complaisance inquiétante. Il pourra se passer, à propos du nouveau traité, quelque chose de très original: c'est qu'il sera plus discuté et plus combattu par certains partis, dans notre propre Chambre, qu'il ne le sera dans les Cabinets étrangers. L'Angleterre, ce qui est le principal, est parfaitement préparée à accepter notre situation en Tunisie, et elle l'était déjà depuis longtemps.

Au Congrès de Berlin, quand l'anguille de Salisbury était sous roche, lord Salisbury ne faisait aucune difficulté de reconnaître la position nécessairement privilégiée de la France. Quand donc les Anglais se mettaient à pousser des cris effarés à propos de l'occupation française en Tunisie, nous en étions fort peu émus, et nous disions ici même, au mois de mai de l'autre année: "Quand il s'agira de l'Egypte, on fera valoir Tunis." Mais l'Egypte est un autre morceau.

Berne, 30 octobre, soir.

Une tempête épouvantable a sévi dans l'Oberland et a causé d'immenses ravages. De mémoire de montagnard, on n'avait subi des rafales aussi violentes.

Des forêts entières ont été couchées comme de simples champs de blé. Un grand nombre de maisons ont été en partie démolies; on en cite une dizaine qui le sont de fond en comble, l'école de Grindelwald est parmi ces dernières.

Toute la contrée semble ravagée, la désolation est générale.

Dans le Tessin, les désastres causés sont également considérables. Le niveau des lacs a subitement monté de plusieurs mètres.

Le gouvernement cantonal bernois vient d'envoyer un de ses membres, M. le conseiller d'Etat de Steiger, sur les lieux du sinistre. La population demande des secours.

Voici une intéressante décision de droit pratique, en matière de chasse, qui est, certainement, d'actualité.

Les faits du procès étaient des plus simples. Au mois de juillet dernier, dans la Vienne, France, le sieur Charandeau était occupé à labourer son champ, lorsque son attention fut éveillée par un cri, qu'il reconnut bien vite, être celui d'un lièvre, que son chien venait de prendre au gîte, et qu'il avait tué. Charandeau n'avait été pour rien dans l'affaire; il n'avait pas mis son chien sur la piste; il ne l'avait pas excité; il n'avait comme l'événement que par la dernière plainte de la victime, et alors qd'il n'était plus temps de lui conserver la vie.

Qu'elle devait être, dans cette circonstance, la conduite de Charandeau, au point de vue légal? Devait-il laisser manger dévorer l'animal? Devait il abandonner le lièvre sur le lieu du combat? Ou, enfin, pouvait-il le réclamer à son chien et l'emporter chez lui? C'est à ce dernier parti que Charandeau s'arrêta.

Mais un ami—quel est le cultivateur qui ne compte pas au moins un ami de cette sorte?—raconta l'histoire de façon qu'elle pût être entendue par le brigadier de gendarmerie qui, par hasard, traversait le village. Le brigadier dressa bel et bien, du tout, procès-verbal à Charandeau d'une double contravention à la loi de 1844 sur la chasse, et l'affaire fut déférée au tribunal de Loudun qui, statuant en droit, a décidé:

"1o Que le fait de prendre, dans un champ, une pièce de gibier trouvée morte n'est pas un acte de chasse délictueux, quand celui qui a ramassé le gibier n'a, en rien, participé à sa mort;

"2o Que le fait d'emporter chez soi l'animal trouvé mort dans ces conditions ne peut être assimilé au colportage de gibier que la loi prohibe pendant certaine période de l'année."

Le "tangouin, et un poison qui donne son nom à une épreuve judiciaire qui se pratique de la manière suivante dans l'île de Madagascar: le poison est tiré du noyau d'un fruit qui a la grosseur d'une pêche et vient sur l'arbre "tangouin-venenifera". Le condamné est prévenu par le bourreau du jour où il aura à se présenter pour l'épreuve. Quarante huit heures avant le jour fixé, il ne lui est permis de prendre que très peu de nourriture, et, dans les dernières vingt-quatre heures, on ne lui en accorde plus du tout. Ses parens l'accompagnent chez l'empoisonneur, où il est forcé de se déshabiller et de jurer qu'il n'a eu recours à aucun sortilège. Le bourreau ou empoisonneur ratisse alors, à l'aide d'un couteau, autant de poudre de noyaux vénéneux qu'il croit nécessaire. Avant de faire prendre le poison à l'accusé, il lui demande s'il veut avouer son crime: mais celui-ci s'en garde bien, car il n'en serait pas moins forcé de prendre le poison.

L'exécuteur met le poison sur trois petits morceaux de peau d'environ deux centimètres de long, et coupés sur le dos d'une poule grasse, puis il les roule ensemble et les fait avaler à l'accusé.

Autrefois, presque tous ceux à qui on faisait prendre ce poison mouraient au milieu des convulsions et des douleurs les plus atroces. Mais maintenant il est permis à ceux qui n'ont pas été condamnés au tangouin par la reine même, d'employer le remède suivant contre l'empoisonnement.

Aussitôt que l'accusé a pris le poison, ses parents lui font boire de l'eau de riz en si grande quantité que souvent le corps s'en fie, ce qui provoque d'ordinaire de violens vomissements. L'empoisonné est-il assez heureux pour vomir, non seulement le poison, mais aussi les trois petites peaux entières et intactes, il est déclaré innocent et ses parens le ramènent chez lui en triomphe avec des chants et des cris d'allégresse. Mais, si une seule des petites peaux n'est pas rendue ou bien si elle est endommagée, l'accusé ne sauve point sa vie; en ce cas, il est tué avec la lance ou d'une autre manière.

De l'éminent W. L. Atmon,
Président du Collége Médical de Halifax, N. S
"Colden's Liquid Beef Tonic" est un médicament sans pareil pour la *fièvre*, l'*indigestion* et la *débilité*; il n'a pas d'égal pour les maladies de femme. (*N'en prenez pas d'autre des parmaciens.*)

Vêtements! Vêtements!
LEON GODCHAUX,
81, 83 et 85 rue du Canal,
Le public est cordialement invité à venir examiner nos
MODES NOUVELLES
Aussi riches que complètes en
Vêtements d'Hommes et de Jeunes Garçons,
CONSISTANT EN:
Habillements complets avec paletots, en diagonale noir, avec devant en soie;
Habillements complets avec paletots, en diagonale noir, devant en soie, avec quatre boutons;
Habillements complets, avec paletots, en diagonale noir, devant en soie, coupe Prince Albert;
Habillements complets, avec paletots, en diagonale bleu, à 4 boutons;
Habillements complets, avec paletots, en diagonale noir, à dessins circulaires;
Habillements complets, avec sacs, en diagonale noir, à dessins circulaires, avec devant en soie,
AUSSI Un immense assortiment de beaux lainages fantaisie, de sacs et paletots en cashmir et chevrot.
Nous avons beaucoup ajouté à nos magasins et organisé un département distinct pour les
Vêtements de Jeunes Garçons et d'Enfants.
Dans ce but nous n'avons épargné ni peine ni argent. Notre fabrication se recommande par son bon goût et toutes nos confections sont irréprochables.
Nous sollicitons les commandes de la campagne.
Echantillons et instructions pour prendre soi même la mesure envoyés sur demande et sans frais. 19sept—

Décédé, vendredi, 17 novembre, 1882, à deux heures moins un quart de l'après-midi, THOMAS L. COURET, âgé de 30 ans, fils de J. B. Couret et de Lucie Morris